

Claude Brixhe

## LES DOCUMENTS PHRYGIENS DE DASKYLEION ET LEUR ÉVENTUELLE SIGNIFICATION HISTORIQUE

1. Il y a quelques années, T. Bakır et R. Gusmani ont publié (*Ep. Anat.* 18, 1991, 157–164 et pl. 19), sous le titre “*Eine neue Inschrift aus Daskyleion*”, une stèle inscrite des VIe–Ve siècles, remployée dans un tumulus de la première moitié du IVe siècle.<sup>1</sup>

Daskyleion, alors siège d'une satrapie, est à environ 150 km à l'Ouest/Nord-Ouest du document phrygien le plus proche: le B-03 de Brixhe – Lejeune<sup>2</sup> (territoire de l'antique Nicée). Cette situation et l'état de l'inscription, qui interdisaient toute conclusion assurée, m'avaient, je l'avoue, laissé d'abord sceptique quant à l'attribution du document au phrygien, malgré quelques indices favorables. La publication, un peu après, d'une série de graffites mis au jour sur le même site (*infra* § 3) me contraint à rouvrir le dossier.

### La stèle

2. Les conditions de remplacement de la stèle ont fortement endommagé le texte. Dans l'état où il nous est parvenu, que peut-on en tirer?

#### 2.1. L'orientation de l'écriture

L'écriture est orientée de droite à gauche. C'est le cas d'un peu moins d'un tiers des documents paléo-phrygiens. On notera cependant (voir carte *infra* Fig. 12): 1) que, si B-03, mentionné plus haut, est

<sup>1</sup> Les aspects archéologiques sont traités par T. Bakır, le commentaire linguistique revenant à R. Gusmani.

<sup>2</sup> J'emprunte à ce recueil les sigles affectés aux régions épigraphiques: M = Cité de Midas, W = Ouest de la Phrygie, B = Bithynie, G = Gordion, C = Phrygie Centrale/ environs de G, P = Ptérie/région de Boğazköy, T = Tyanide. “Lycie” renverra aux dix graffites sur récipients d'argent (fin VIIe–début VIe s.) découverts dans un tumulus de la plaine d'Elmalı (Lycie), E. Varinlioğlu, Kadmos 31 (1992), 11–20 et pl. I–II.

dextroverse, B-01 (le plus long texte actuellement connu, à 70 km à l'Est de B-03) est sinistroverse; 2) que deux inscriptions périphériques, non très éloignées, écrites en phrygien ou en un de ses dialectes, sont également sinistroverses: a. l'une de 7 lignes, assignable sans doute au IVe siècle, vue jadis à Üyücek (au Sud de Tavşanlı, extrémité occidentale de la Phrygie) et aujourd'hui perdue: C. W. M. Cox et A. Cameron, "A native inscription from the Myso-Phrygian Borderland", *Klio* 25 (1932), 34–49 et pl. 1 (photos de la pierre et de la surface inscrite), cf. Joh. Friedrich, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, Berlin 1932, 140–141<sup>3</sup>; b. l'autre de 13 lignes, probablement des Ve–IVe s., trouvée à Vezirhan (au Nord de Bilecik, 45 km au N.-E. de B-03), encore inédite, mais qui sera prochainement publiée par G. Neumann dans les Atti du Convegno Internazionale 'Frigi e Frigio' (Rome, Octobre 1995)<sup>4</sup>.

L'orientation de l'écriture ne saurait donc être un argument contre le caractère phrygien du texte.

## 2.2. L'alphabet

L'abécédaire paléo-phrygien comporte un fonds de 19 lettres, dont deux (les n° 18 et 19 des tableaux de Brixhe – Lejeune) ne figurent pas dans tous les répertoires régionaux: le n° 18, valant *j* (舅, translitéré *y*), n'est pas utilisé par P et T, et, en raison des contextes qui ne se prêtent pas à sa présence, on ne peut rien dire de la Lycie. Le n° 19 (舅, deux cas de Τ, un de Φ) est présent dans tous les alphabets, sauf dans celui de B, où les contextes n'étaient peut-être pas favorables à son apparition (voir infra): il pourrait noter une affriquée non voisée, procédant de la palatalisation, puis de la dépalatalisation de \**k* devant *e/i* (Brixhe 1982, 229–246)<sup>5</sup>.

Sur ces 19 signes, 14, sinon 15 (si *d*, n° 4, figure au début de la l. 2), sont présents sur la stèle de Daskyleion: parmi eux le n° 19, qui vient d'être évoqué.

Si l'absence de *b*, *g* et *p* est probablement due au hasard, celle du n° 18 (舅) pourrait n'être pas fortuite, car compensée par la présence d'un symbole inconnu ailleurs: X.

<sup>3</sup> Il serait souhaitable de retrouver ce texte pour l'estamper: sa partie supérieure était endommagée et l'illustration fournie par les éditeurs est insuffisante; bien des lectures sont incertaines.

<sup>4</sup> Mes références à G. Neumann renverront à cette publication.

<sup>5</sup> On ne peut naturellement exclure que la séquence ait eu en B un aboutissement différent. Sinon, la suite *ekey* de B-01 (l. 3) pourrait difficilement être l'équivalent du grec ἐκεῖ (ainsi Lubotsky 1993, 97): étymologiquement le *k* ici présent devrait venir de \**kʷ*. On verra, en outre, plus loin un argument contre cette segmentation.

2.2.1. Le signe 19 y a la forme commune,  $\uparrow$ . Il apparaît dans l'un des contextes attendus (cf. supra), devant *e*: *Tekm $\uparrow$*  (l. 1) et *Tekmatin* (l. 3); après la seconde interponction de la ligne 2, les photos ne permettent pas de dire s'il faut lire *e $\uparrow$ ete...* (cf. le fac-similé des éditeurs) ou *eme $\uparrow$ ete...* (lecture retenue par R. Gusmani).

En face de ce signe valant quelque chose comme *ts*, on a le symbole commun pour *s*: banal tracé à trois ou quatre segments<sup>6</sup>.

2.2.1.1. Il vaut la peine de comparer cette situation à celle des deux textes périphériques évoqués au § 2.1.

Ces deux documents ignorent le signe n° 19 ( $\uparrow$ ): absence de contexte favorable à son apparition? évolution différente (par exemple non-palatalisation) de la vélaire non-voisée devant *e/i*? Il est possible qu'aucune des deux hypothèses ne soit à retenir.

En effet, si ces deux inscriptions ne connaissent pas la lettre en question, leur abécédaire semble comporter en revanche deux symboles pour *s*, translitrérés *s* et *ś* par les éditeurs.

valeur	<i>s</i>	<i>ś</i>
Üyücek		
Vezirhan		

Fig. 1. Les sifflantes d'Üyücek et Vezirhan selon Cox – Cameron et Neumann

Comme le montre ce tableau, on aurait à Üyücek: une sorte de *tau* avec hache barrée par un second trait horizontal plus court pour *s*, et un genre de *mu* archaïque avec partie gauche (l'écriture est sinistrolatérale, ne l'oublions pas) légèrement oblique par rapport à la hampe pour *ś*; à Vezirhan (selon le déchiffrement de G. Neumann, supra §

<sup>6</sup> Entre 3 et 5 segments sur le monument de Midas (M-01), 4 ou 5 en B-01, 3 en B-03, etc., pour ne prendre que des exemples empruntés à l'écriture monumentale.

2.1), une espèce de *mu* archaïque pour *s*, et un signe voisin, avec dernier segment à gauche dépassant du précédent vers le haut pour *ś*.

Deux constatations s'imposent, qui risquent d'être pertinentes, malgré le mauvais état et la brièveté du texte d'Üyücek:

— Le *s* d'Üyücek et le *ś* de Vezirhan sont moins fréquents que l'autre sifflante: selon la lecture actuelle, 3 *s* contre 5 *ś* à Üyücek; à Vezirhan 27 cas de *s*, contre 3 ou, plus probablement, 2 occurrences de *ś*.

— Leur distribution est remarquable: le *s* d'Üyücek figure devant *e* dans la finale *-ses* (l. 3) et devant *i* dans la séquence ...*saya...* (l. 4); sa troisième apparition le présente devant une lettre mutilée (l. 6), donnée pour *n*, d'où la finale *-kovsn̄*, manifestement à réviser. A Vezirhan, la distribution de *ś* est identique: devant *i* dans *śirayay* (l. 11) et *e* dans *śemeney*; c'est peut-être là un argument pour exclure sa présence, devant *o*, dans *ko.os* (l. 13), à lire sans doute *konos* (Neumann) ou *komos*.

Nos bases statistiques sont évidemment fragiles; mais on a l'impression que *s* à Üyücek et *ś* à Vezirhan jouent le rôle affecté ailleurs au signe 19 (↑): ils serviraient, en fait, à noter non pas une mystérieuse seconde sifflante, mais une affriquée.

En conséquence, à Üyücek, il faudrait au moins inverser les translittérations: écrire *s* ce qui est actuellement donné comme *ś* et vice versa. Et là comme à Vezirhan la situation sur les points discutés ici pourrait avoir été celle qu'illustre le tableau suivant (Fig. 2):

valeur	<i>s</i>	<i>ts(?)</i>
Üyücek		
Vezirhan		
Daskyleion (stèle)		

Fig. 2. Sifflante et affriquée d'Üyücek, Vezirhan et Daskyleion (stèle): valeurs proposées ici

Les tableaux de Brixhe – Lejeune avaient mis en lumière la relative autonomie des répertoires régionaux (présence ou absence de certains signes), sans qu'elle puisse être mise en relation avec une divergence dialectale. Nous en avons ici une nouvelle manifestation, peut-être liée cette fois à une différenciation dialectale, du moins pour Vezirhan (cf. encore *infra* § 4.2).

Le *s* phrygien commun est manifestement issu du *šin* sémitique (*W*), probablement par l'intermédiaire du grec (*sigma*).

Le signe n° 19 ( $\Gamma/\text{T}$ , [*ts*]?) risque d'être une forme diacritée de *T*, tracé suggéré aux inventeurs par l'élément occlusif de l'affriquée (Brixhe 1982, 227).

Le *s* de Vezirhan et d'Üyücek paraît être fourni par le *sade* ( $\mathbb{W}$ )<sup>7</sup>.

Le [*ts*] (?) de Vezirhan (translitré *ś* par Neumann) pourrait n'en être qu'une forme diacritée, création inspirée par l'élément sifflant de l'affriquée.

Quant au *ts* (?) d'Üyücek, translitré jusqu'ici par *s* et dont le tracé rappelle un symbole de G-106 (*infra* n. 8), il pourrait, comme le signe phrygien commun correspondant ( $\Gamma/\text{T}$ ), dériver de *T*<sup>8</sup>.

L'absence de  $\Gamma/\text{T}$  dans les répertoires de Vezirhan et d'Üyücek a donc des chances de n'être pas fortuite, puisque compensée par la présence d'un signe censé jusqu'ici noter une seconde sifflante.

2.2.2. La même remarque vaut sans doute pour l'absence, sur la stèle de Daskyleion, du signe commun pour *j* (*y*,  $\mathbb{V}/\text{I}$ ): comme le propose R. Gusmani, le rôle de cette lettre devrait être joué ici par un signe inconnu ailleurs, *X*.

La distribution de ce dernier est tout à fait favorable à l'hypothèse. Si celle-ci est exacte, *X*, comme  $\mathbb{V}$ , sert à noter:

- le phonème /j/: *yos*, l. 3;
- le second élément d'une diphtongue, en finale absolue (et sans doute à l'intérieur devant voyelle): *eventnoktoy* (l. 2), *tumoy* (l. 3), peut-être ...o/y (début de l. 3);
- le glide après *i* en hiatus: -*jiyoʃ* (l. 1) et -*jiyois* (l. 2).

2.2.2.1. Dans les abécédaires paléo-phrygiens communs, on observe le dédoublement du *yod* sémitique (normalement  $\mathbb{V}$ ), à partir d'une

<sup>7</sup> A inverser pour l'orientation sinistroverse, cf. le tableau de Diringer, 126.

<sup>8</sup> Plutôt que d'un *samekh* simplifié. Notre signe pourrait ne rien avoir à faire avec le symbole paléo-phrygien rare (une occurrence) de tracé voisin présent en G-106, susceptible, en effet, de procéder du *zayin* (*I*) et de noter l'affriquée voisée contrepartie de *ts* (cf. G-244), voir Brixhe, o.c., 240–241.

de ses variantes simplifiée (élimination du trait médian), d'où 𐎡 (d'orientation indifférente) pour *j* (*y*)<sup>9</sup> et 𐎢 (simplification par amputation des appendices) pour /i(:)/, voir Brixhe, Phoinikeia grammata. Lire et écrire en Méditerranée, éd. Cl. Baurain et alii, Liège – Namur 1991, 353, et Mélanges Kerlouégan, éd. D. Conso, Besançon – Paris 1994, 88.

Il se pourrait que le signe pour *j* de la stèle de Daskyleion fût également issu du *yod*, plus exactement d'une des formes prises (localement?) par lui en cursive, avec trait médian dépassant largement à droite de la hache verticale et élimination des appendices supérieur et inférieur, cf. e.g. le tracé du *yod* (normalement identique au *yod* phénicien) dans certaines inscriptions araméennes des Ve–IVe s. a. C., dont la version araméenne de la trilingue du Létôon (Xanthos): une sorte de X amputé de sa branche supérieure droite, autrement dit un *yod* privé en haut et en bas de ses appendices<sup>10</sup>.

A Üyucek, Cox et Cameron avaient cru identifier une troisième sifflante, qu'ils transliteraient š; Friedrich proposait de la rendre avec z; G. Neumann, qui retrouve le même symbole<sup>11</sup> à Vezirhan, le lit à juste titre *j/y*. Les textes d'Üyucek et de Vezirhan partagent donc avec la stèle de Daskyleion l'absence de 𐎡: en face du couple 𐎢-𐎡, ils présentent 𐎢 et le curieux caractère qu'on peut voir Fig. 3. Cette lettre est-elle, elle aussi, un avatar du *yod*? La variante 6 (IIe siècle a. C.) de Naveh, 77, n'en est pas très éloignée: elle montre en tout cas que le signe (ici dans un cadre phrygien) aurait pu connaître semblable métamorphose.

<sup>9</sup> Identification due à M. Lejeune, SMEA 10 (1969), 30–38.

<sup>10</sup> Voir A. Dupont-Sommer, Fouilles de Xanthos VI, Paris 1979, tableau entre pp. 164 et 165. Qu'on songe aussi à l'espèce de 7 barré hébraïque donné par les tableaux de Diringer (126 fig. 30 et 129 fig. 33), où ne survivent que les appendices supérieur et médian.

<sup>11</sup> Tracés quasiment identiques à Vezirhan et à Üyucek; simplement, autant que la photo permette de le voir, sur le dernier site la jambe droite dépasse parfois à peine du segment suivant (horizontal ou oblique), cf. Fig. 3.

Üyücek	Vezirhan	Daskyleion (stèle)
		

Fig. 3. *j/y* à Üyücek, Vezirhan et Daskyleion (stèle)

Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que les Phrygiens ont connu plus d'une tradition graphique, avec, éventuellement, apports ayant emprunté des voies différentes.

2.2.2.2. La distribution des signes pour *j/y*, telle qu'elle a été esquissée plus haut pour la stèle de Daskyleion (§ 2.2.2), est absolument identique à celle du **1** paléo-phrygien (Brixhe – Lejeune, 281).

Il est, en particulier, un point de concordance remarquable dans leurs emplois: en Phrygie, quand **1**, qui reste facultatif dans les zones où il a été adopté, est utilisé, jamais il ne note le second élément d'une diphtongue devant consonne (à l'intérieur ou à la fin d'un mot), du moins si l'on en juge par les cas de segmentation sûrs ou quasiment assurés: cf. en M-01b *k̄t̄yanaveyos* mais *memevais* et *proitavos*, en M-02 *k̄t̄ianaveyos* et *akaragayun* mais *memevais* et *proitavos[s]*, en W-01b *materey*, *eveteksetey*, *lakedokey* et *avtqy* mais *esait*, etc.

Or, on a entrevu la même situation dans le texte de Daskyleion, cf. l. 2 *-tariyois*.

Cette règle orthographique, qui pourrait reposer sur la fréquence de l'articulation vocalique du second élément de la diphtongue devant consonne, appelle deux remarques:

a. Elle pourrait se révéler parfois un outil précieux, quand la segmentation est ambiguë: ainsi, par exemple, en B-03, la séquence *etitevteveyme...* (l. 3) pourrait être analysée *etitevtevey me...*; en B-01, les segmentations d'A. Lubotsky (supra n. 5), *erktevoys ekey* (l. 5) et *kesiti oyvos...* (l. 8) pourraient être erronées et devoir, en vertu de ce principe, être rectifiées en *erktevoy sekey* et *kesiti oy vos...* (plutôt que *kesitiyoy*, car on attendrait alors *\*kesitiyoy*, cf. *etovesniyo[.]*, l. 2, avec notation du glide après *i*).

b. On retrouve apparemment la même règle à Üyücek, dans les finales *-ay*, *-oy*, *-ey*, mais *-ais* (*braterais*, pour ma représentation de la

sifflante supra § 2.2.1.1); et à Vezirhan où e.g. *edatoy* (l. 2), mais *opostois* (l. 6) et *dakerais* (l. 7); le trait ici aussi est susceptible d'orienter la segmentation, en suggérant par exemple les lectures *tubetivoy nevos* (l. 9), *abrettoy nun* (l. 10 et 12), *ts(?)irayay niyoy* (l. 11) et *oy nev* (l. 12).

Je n'exclus pas qu'il faille un jour nuancer la règle en constatant, à la lumière d'occurrences évidentes, que y ne peut noter le second élément d'une diptongue devant consonne, sauf devant *sonante* (*v* = [w] et *n*, par exemple); cette constatation invaliderait en partie les considérations précédentes.

Quoi qu'il en soit, la finale *-ois* de Daskyleion semble, par sa graphie, impliquer l'appartenance de la zone à la sphère phrygienne.

### 2.3. La langue

L'état du document et notre connaissance insuffisante du phrygien – s'il s'agit bien de phrygien – ne permettent pas d'identifier la nature du monument. Si l'on en juge par les inscriptions paléo-phrygiennes lapidaires, il ne devrait pas s'agir d'une épitaphe: on n'a pas de texte funéraire avant l'inscription de Dokimeion (extrême fin du IVe s. a.C.?) signalée par Brixhe 1993, 326–327. Alors, une dédicace, avec éventuellement formule apotropaïque, introduite (l. 3) par la séquence *yostumoy* (cf. infra)?

Comme assez souvent sur pierre, des signes d'interponction orientent la segmentation, en association avec les fins de lignes. Ces signes semblent isoler des mots (?), mais surtout des unités accentuelles, cf. *stalake* (l. 1: *stala* + *ke*), ou des syntagmes, groupes de mots séparés par une frontière faible, e.g. *yostumoy* (l. 3) valant probablement *yos tumoy*.

Les quelques mots que l'on parvient ainsi à isoler paraissent corroborer l'hypothèse du caractère phrygien de la langue:

– *stalake* (l. 1): *stala* + *ke* (ligateur enclitique “et”, lat. *-que*, gr. *τε*)? L'idée – plausible eu égard au contexte – est suggérée par M. Vassileva<sup>12</sup>, qui verrait volontiers là “the dialectal Dorian form of οτήλη-στάλα”. Mais les problèmes soulevés par un tel emprunt sont multiples et nous ne sommes pas en mesure de les résoudre: pourquoi la forme dorienne?<sup>13</sup> Les points de contact historiques entre Phrygiens

<sup>12</sup> Thracian-Phrygian cultural zone: The Daskyleion evidence, *Orpheus* 5 (1995), 28–29.

<sup>13</sup> Cf. en lycien *sttala* (H. C. Melchert, *Lycian Lexicon*, Chapel Hill 1989, s.v.), qui devrait être un emprunt à un dialecte en *-ā* (E. Laroche, *Fouilles de Xanthos V*, Paris 1974, 146, n. 42).

et monde grec sont limités: les Grecs les plus proches de Daskyleion, par exemple, parlent un dialecte ionien (Cyzique, Lampsaque). Pourquoi ne pas songer à l'éolien στάλλα? La Troade et l'Eolide ne sont pas loin à l'Ouest et le paléo-phrygien ne note pas la géminée (Brixhe – Lejeune, 279). En l'état actuel de nos connaissances, s'étendre davantage sur cet aspect de l'hypothèse ne peut que passer pour bavardage.

On ne peut cependant abandonner cette séquence sans évoquer la suite fournie par le texte néo-phrygien n° 48 (Eskişehir/Dorylaion), ενσταρόν, segmentée *εν σταρόν* par Haas, qui y voit (98) l'équivalent phrygien de \*st<sup>o</sup>lnā avec *l > r*<sup>14</sup>: alors, emprunt à Daskyleion et forme autochtone à Dorylaion? ou deux formes autochtones avec divergence dialectale? On reviendra sur ce point *in fine*.

– *Tekm[ ]* (l. 1) pourrait être complété avec le *Tekmatin* de la fin de la ligne 3, après une interponction: un composé à second élément *mati-*, cf. dans l'épitaphe de Dokimeion susmentionnée ματι et ματίν (l. 3, 4 et 5)? Ce rapprochement n'apporte évidemment aucun éclaircissement herméneutique.

– *eventnoktoy* (l. 2), entre deux signes d'interponction: un ou deux mots? Le matériel paléo-phrygien ne livre aucune séquence consonantique -ntn-; ne sont attestées que les suites *rkt* (*erktevoy*, B-01, l. 5), *ktn* (*apaktneni*, ibid., l. 8), *nvr* (*en(?)vra* B-03, l. 2), *stb* (*sestbugnos*, P-02) et *tln* (*etlnaie*, P-04a, l. 1). Certes la documentation disponible est sans doute fort loin d'illustrer toutes les combinaisons consonantiques permises par la langue; mais, on peut s'interroger sur la possibilité d'une frontière de mots après *event*. Cette segmentation isolerait un *noktoy*, qui ne serait pas sans rappeler le *vuxtov* présent dans la protase de l'inscription néo-phrygienne n° 114: ατ (= αδ?) *vouuktov*<sup>15</sup>: le vocalisme o de notre forme ferait assurément problème. D'autre part, si \*t se maintient en finale après voyelle (cf. αδδαχετ,

<sup>14</sup> Contra Lubotsky 1995, § 5: 3e personne du pluriel médio-passive d'un verbe correspondant au grec ἐνιστήμη, avec -q- morphème médio-passif et -va <-vta>; l'idée est ingénueuse, mais repose sur une accumulation d'hypothèses phonétiques et morphologiques.

<sup>15</sup> La partie droite de ce document avait été publiée par Cl. Brixhe et Th. Drew-Bear, Kadmos 17 (1978), 50–54 et pl. I (d'où Brixhe, Verbum 1978/1, 7, n° 114). L'intégralité du texte, avec précisément la séquence évoquée ici, sera donnée par les mêmes dans les Atti du Convegno Internazionale 'Frigi e Frigio' (Rome, Octobre 1995), où l'on trouvera, sous toutes réserves, une tentative d'interprétation: sur thème \*nu-k- (cf. grec νύσσω/νύττω "piquer" et avec préverbes δια- ou ητα- "toucher, blesser"), substantif évoquant l'"atteinte à", voire la "destruction".

αββερετ), il semble avoir été éliminé après nasale dans la finale *-nt*, cf. *ataniyen* (W-01c) et *Jtoyen* (W-04), qui pourraient être des troisièmes personnes du pluriel d'optatif, voir infra sous *Jatonkeyen*. Aurions-nous donc affaire à un seul mot, un composé, datif d'un thème en *e/o*?

– *emetetariyois*, en fin de l. 2, après interponction: une telle finale évoque, à l'évidence, un datif pluriel thématique (ainsi Gusmani, 162), issu de *-o:is* et représenté en néo-phrygien par *-ως/-ος* (δεως ou variantes, cf. Brixhe 1990, 96). A. Lubotsky (1993, 97) a cru retrouver cette finale en B-01, l. 5 dans la séquence *erktevoys ekey* (réserves supra § 2.2.2.2).

Cependant, le couple *kanutieivais* (nominatif, P-03) – *kanutieevanos* (génitif, P-02), qui ne peut guère remonter qu'à *-a:n+s ~ -a:n-os*, révèle presque à coup sûr, au moins en finale, un traitement de la nasale devant *s* identique à celui du grec éolien d'Asie ou du grec éléen, où *-onsl-ans* > *-οις/-αις* (Brixhe 1990, 65–66). On ne peut donc exclure pour *-ois* ou *-ais* (cf. *mekais*, G-239) une finale d'accusatif pluriel.

– *yos tumoy*, l. 3, entre deux interponctions: relatif (paléo-phrygien *yos/ios*, néo-phrygien *ιος*), suivi d'une forme qui a priori peut être un datif singulier ou une troisième personne verbale, sémantiquement non identifiable. Si l'on a là une formule apotropaïque, l'usage est de préposer la relative à la principale. L'énoncé se terminant avec *-keyen* à la ligne suivante, *yos tumoy Tekmatin* pourrait représenter toute la relative, avec structure sujet + verbe + objet direct. *tumoy* serait donc un verbe. R. Gusmani (162) suggère un "Konjunktiv", avec *-oy* (< \**oit*): à quel modèle i.-e. songe-t-il? Il semble que nous ayons, en fait, l'optatif d'un verbe radical thématique<sup>16</sup>, cf. *kakooioi* (G-02) et *kakuioi* (P-04b) probables optatifs d'un dénominatif en *\*ye/o* fait sur thème *kako*<sup>17</sup> (*kakoy* + voyelle thém. *o* + morphème *i* de l'optatif, cf. grec λείπτοι). La finale phrygienne soulève un problème qui concerne aussi le grec: on fait remonter la finale grecque à *\*-oi-t*, avec élimination de la désinence secondaire *-t*; or l'on a vu plus haut que *-t* se maintient en phrygien après voyelle: élimination de ce *-t*

<sup>16</sup> La proposition d'une étymologie n'aurait de sens que si nous étions certains du statut de la séquence.

<sup>17</sup> Une remarquable isoglosse du grec et du phrygien: le type est inconnu des autres langues i.-e. Le parallélisme du grec suggère pour ce verbe phrygien un sens factif (celui de κακοῦν), "rendre *kako-*" plutôt que "devenir *kako-*", mais ici les contextes (celui de G-02 surtout) orientent vers le sens de κακοῦμαι.

après élément semi-consonantique de la diphongue, comme après *n?*<sup>18</sup> ou troisième personne originellement non marquée, donc originellement dépourvue de désinence (malgré sanscrit *bhārēt*)<sup>19</sup> donc -oy = voyelle thématique o + morphème de l'optatif *i/y* + désinence personnelle Ø? Un archaïsme? Une innovation?

On aurait ainsi un énoncé du type: “celui qui viendrait à . . . (*yos tumoy Tekmatin*), puisse-t-on (ou “puissent les divinités tutélaires”) le . . .” (l. 4).

– *Jatonkeyen*, l. 4: R. Gusmani (162) identifierait volontiers la séquence -en comme une finale d'accusatif. En soi, l'hypothèse n'est pas invraisemblable; on sait, en effet, que le phrygien semble avoir disposé, au moins pour les anthroponymes, d'une formation masculine en -ēs, à laquelle correspondait peut-être une féminine en -ě: généralisation du degré réduit du suffixe i.-e. -eH<sub>1</sub> comme plusieurs langues avaient généralisé le degré réduit de -eH<sub>2</sub>? voir Brixhe – Neumann, Kadmos 24 (1985), 169. Quelle serait la limite à gauche de cet accusatif? Gusmani (n. 23) suggère une segmentation *Jaton keyen* en invoquant un *keye* à la l. 4 du texte de Vezirhan; or il y a quelque chance pour qu'il faille couper là ...*key e...* (ainsi Neumann).

Quoi qu'il en soit, il faudrait chercher à gauche de *keyen* le verbe de l'apodose: des quatre lettres qui précèdent cette séquence, seule *at* pourraient à la rigueur appartenir au verbe recherché et en constituer la finale. Nous ne connaissons pas suffisamment le phrygien pour rejeter catégoriquement une telle éventualité.

Mais il convient d'explorer une autre possibilité: -*keyen* ne représenterait-il pas un verbe à l'optatif ou n'en constituerait-il pas la finale? Il n'est pas impossible, en effet, que le phrygien ait, comme le grec, opposé, à ce mode, une troisième personne du pluriel en -(o)-y-en (< \*-ent) à une troisième du singulier en -(o)-y (cf. supra), cf. -*jtoyen* en W-04<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> En tout cas, on ne peut supposer un schéma tel que \*-ti > t et -t > Ø, puisque les deux finales paraissent bien avoir conservé leur forme originelle en paléo-phrygien, cf. *dayet* (W-01b) et probablement *ios ... egeseti* (P-04a) ou *ios ... -ati* (P-04b), voir commentaire de Brixhe – Lejeune.

<sup>19</sup> Cf. en grec, pour cette personne, à l'actif, l'absence de marque réelle à l'indicatif présent thématique, au subjonctif et à l'indicatif parfait.

<sup>20</sup> Si -*keyen*, -*jtoyen*, *ataniyen* (W-01c), *kakoioi*, *tumoy* étaient bien des optatifs, on devrait peut-être en déduire que le phrygien a généralisé à tous les types de verbes, comme marque de ce mode, le morphème -*i/y*- qui en grec ne caractérise que l'optatif des thématiques et accessoirement de l'aoriste sigmatique.

La formule apotropaïque néo-phrygienne présente dans la protase (introduite par *ιος/ιος νι*) un thème de présent, peut-être au subjonctif (finale -*ετ(ος)*, cf. Brixhe, Verbum 1979-2, 182-183), et à coup sûr un impératif (le plus souvent en -*του* <-*το:d*) dans l'apodose. Les exemples structurellement les mieux assurés du paléo-phrygien comportent après *yos/ios* une forme verbale indéterminée et, dans l'apodose, un optatif:

G-02 *ios oporokitis(i?) kakoioi ...*

P-04b *ios er(?)v(?)ot(?)s(?)ati, kakuiοi*<sup>21</sup>.

Resterait naturellement à déterminer la limite gauche de cet optatif. Il serait hasardeux de segmenter en *Jaton keyen* et de voir en *-aton* un accusatif singulier, puisque dès le paléo-phrygien *o* était passé à *u* en finale devant *-n* (voir infra graffite 1): d'où un verbe *atonkeyen* avec préverbe *at* par exemple?

L'écriture et, malgré la foule des problèmes soulevés et restés irrésolus, ce que l'on entrevoit de la langue plaident incontestablement pour le caractère phrygien de la stèle de Daskyleion.

### 3. Les graffites

Dans la publication précédemment utilisée et commentée, T. Bakır et R. Gusmani annonçaient (159 et n. 9) la découverte d'un certain nombre de graffites phrygiens sur vases, non dans un tumulus cette fois, mais sur la colline même où résidait le satrape ("Residenzhügel"). Ces documents ont été publiés depuis par les mêmes: "Graffiti aus Daskyleion", Kadmos 32 (1993), 135-144 avec quatre planches (entre p. 140 et 141: excellentes photographies)<sup>22</sup>. Le catalogue avec fac-similés est dû à T. Bakır, le commentaire linguistique revenant comme pour la stèle à R. Gusmani<sup>23</sup>.

3.1. Il s'agit de sept graffites<sup>24</sup>, incisés après cuisson (cf. les graffites paléo-phrygiens de G, C et P), assignables, d'après le contexte archéologique et le support, à la période 550-340.

<sup>21</sup> Contra R. Gusmani (162 et n. 24), qui fait des deux optatifs le prédicat de la relative hypothétique; or en P-04b l'énoncé, isolé sur une des faces de la pierre, se réduit à la séquence citée ici: où serait la proposition principale? En B-01, *erktēvoy* (l. 5, cf. supra) serait-il l'optatif de la protase initiée par *yos* (l. 4)?

<sup>22</sup> C'est d'après elles qu'ont été réalisés les fac-similés donnés ci-dessous.

<sup>23</sup> Les références données par la suite sans autre précision renvoient à cette publication.

<sup>24</sup> Les éditeurs en produisent en réalité huit, mais le huitième (leur n° 4) est lydien: je ne le reprends naturellement pas.

### 3.1.1. Graffite n° 1 (= Bakır-Gusmani n° 1)

Le n° 1 (présentation 136) est fourni par un fragment d'une "Lippen-schale", daté de 525–500 a.C. par T. Bakır; K. DeVries (per litteras) suggérerait une date un peu plus haute: 550–525<sup>25</sup>. Le graffite est gravé sur la paroi extérieure; il est sinistroverse et mutilé à droite, réduit à ses trois dernières lettres. Gusmani (143–144) se contente de préciser son orientation à partir du *-n* final. Il ne perçoit pas que la première lettre à droite, à la limite de la fracture, probablement complète (cf. mon fac-similé, Fig. 4), a des chances de n'être qu'une variante du *W*/*J* phrygien, valant *y* (cf. supra, § 2.2.2.1), voir encore infra §§ 3.1.5 et 3.1.7.

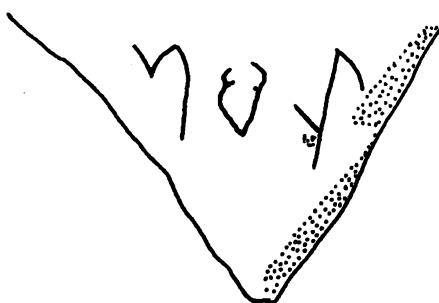


Fig. 4. Fac-similé du graffite n° 1

On doit donc à peu près sûrement lire: ← *jyon*.

*y* peut jouer là le rôle a) de glide, d'où *-ijyon* ou b) de second élément de diptongue, d'où *-ajyon*, *-ojyon* ou *-ejyon*, cf. les formes citées infra.

On ne connaît que quelques formes paléo-phrygiennes à finale *-on*:

- a. *kuryaneion* W-01c
- b. *natimeyon*, W-05a
- c. *aTion* T-02b.

Ces formes surprennent parce que, on le sait, *-on* est passé à *-un* dès le paléo-phrygien, cf. *avtun* pour *\*avton* en W-01b (voir déjà supra § 2.3, sous *Jatonkeyen*). J'y vois deux explications possibles: 1)

<sup>25</sup> "If the cup it is from truly meets the definition of a 'lip cup' as Mrs. Bakır's German implies (I can't tell from the drawing and photograph whether it does or doesn't), the date should be ca. 550–525 B.C."

changement généralisé dans l'articulation, mais non encore dans l'écriture (problématique chez Brixhe 1990, 63–65); mais comment interpréter ici une finale *-on* (\*-*on*), quand on attend prioritairement le nominatif d'un anthroponyme, marque de propriété? C'est pourquoi je pencherais volontiers vers 2): *-on* comporterait un *o:*, qui, lui, est resté intact en paléo-phrygien; a., b. et notre graffite pourraient ainsi correspondre à des anthroponymes grecs en *-ov*; *aτion* (c), lui, ne peut guère être qu'une forme adjetivale, cf. *aτios* (même texte) et *aτiiai* (T-03): un génitif pluriel en *-o:n?* Le contexte ne permet malheureusement pas de vérifier.

### 3.1.2. Graffite n° 2 (= Bakir-Gusmani n° 2)

Gravé sous le pied d'une coupe attique (480–470), il est, lui aussi, d'orientation sinistroverse. Description 136–137, commentaire linguistique 143.

D'après la photo, il devrait être complet (hésitation de Gusmani): compte tenu de l'écartement des lettres, s'il s'était prolongé à gauche, on devrait apercevoir une partie de la lettre suivant A.



Fig. 5. Fac-similé du graffite n° 2

Donc plutôt ← *vana* que ← *vana[*.

R. Gusmani rappelle l'existence du thème \**vanakt-* dans le lexique paléo-phrygien: pour qualifier Midas en M-01a (datif *vanaktei*) et dans le composé *modrovana*k (M-04). Le rapport de *vanaktei* avec le *ovavantav* du texte néo-phrygien n° 88 n'est pas aussi obscur qu'il ne le dit (143, n. 15): πονγ Ονανκταν (κε) Ουγαντον<sup>26</sup> “pour/ devant le Wanax du ciel” (Brixhe 1993, 332–333), cf. les emplois grecs de (f)άναξ.

<sup>26</sup> Κε sert à lier la proposition qui commence avec πονγ à la précédente.

R. Gusmani a naturellement raison quand il souligne que la séquence gravée sur notre tesson ne correspond pas nécessairement à un appellatif: que viendrait faire ce “seigneur” sur un objet aussi modeste? Et il invoque le parallèle des anthroponymes micrasiatiques Οὐανάλις et Οὐανάξος. De fait, nous avons probablement affaire au nominatif asigmatique (Brixhe 1993, 340, et 1994, 176) d'un nom de personne masculin, si la forme est complète. Les noms avancés par Gusmani correspondent à deux pistes différentes:

a. Le thème \**wanak(t)*-, sans doute autochtone en phrygien (Brixhe 1990, 73–75), a fourni quelques anthroponymes attestés à l'époque gréco-romaine (textes grecs): Οὐανάξος, Οὐανάξων, Οὐανάξιων (Zgusta 1964, § 1138); *Vana* serait-il un hypocoristique de noms formés sur ce thème?

b. En réalité, même si *Vanaxos* vel simile a pu fournir un hypocoristique *Vana*, il est probable que dans la conscience linguistique de l'usager il pouvait y avoir interférence avec un ou plusieurs radicaux anatoliens homophones; car l'on sait que l'anthroponymie phrygienne comporte un certain nombre de noms hittito-louvites (Brixhe 1993, 339; 1994, 175): – au IIe millénaire cf. *Wana* (E. Laroche, Les noms des Hittites, Paris 1966, 204; origine?), *Wanni* (*ibid.*, 204, et *Hethitica* IV, 1981, 49), qui selon le même auteur (Les noms, 340) serait fourni par le louvite *wanni* “bloc de pierre, stèle”. – Pour l'époque gréco-romaine (inscriptions grecques) on invoquera: fém. Οὐανάλις, masc. Βαναλίς, fém. (?) Φαν[α]λ[ι]ς et Ουανώλις (Zgusta 1964, § 1137), masc. Ουανεῖς (Zgusta 1970, § 1136a); toutes ces formes sont attestées au Sud de l'Asie Mineure (Lycie, Isaurie, Cilicie), mais une extension plus ancienne des thèmes concernés n'est pas impossible. Doivent-elles être mises en rapport avec celles du IIe millénaire, Ουανεῖς avec *Wanni* par exemple? *Wana* serait-il pour Οὐανάλις ce que *Kuwa* (Laroche, o.c., 101) et *Kouas* (gréco-anatolien, Zgusta 1964, § 713-1) sont à Κούαλις (*ibid.*, § 714)?

On voit ainsi que les candidats ne manquent pas pour l'identification d'un *Vana* anthroponymique.

### 3.1.3. Graffite n° 3 (= Bakır–Gusmani n° 3)

Sur un fragment de la partie supérieure d'un canthare attique (350–340), à l'extérieur de la lèvre, graffite orienté de droite à gauche, mutilé à gauche. Présentation 137, bref commentaire linguistique 143.

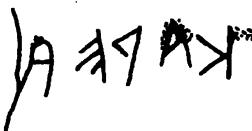


Fig. 6. Fac-similé du graffite n° 3

$\leftarrow karea[$

### 3.1.4. Graffite n° 4 (= Bakır-Gusmani n° 5)

Fragment du col et de l'épaule d'une amphore originaire du Nord-Ouest anatolien (1ère moitié du Ve s. a.C.), sur lequel un graffite dextroverse mutilé aux deux extrémités. Description 138–139.

Le commentaire de R. Gusmani (144) est très bref: il lit une séquence *iteo*, suivie, à la limite de la fracture, par le sommet d'une lettre triangulaire: sommet d'un  $\mathfrak{t}$  = *y*, d'où finale -*oy*? [le segment gauche de la lettre, qui ne descend pas jusqu'à la fracture, doit être intact, ce qui exclut une lecture *ŋ*]. A gauche, après la brisure "zwei kaum identifizierbare Buchstaben (darunter vielleicht ein [vollständiges?]  $\mathfrak{z}$ , das allerdings nach links gewendet wäre)".

Ce commentaire appelle trois remarques:

a. A gauche, le fac-similé donné p. 139 est erroné, cf. la photo et le fac-similé ci-dessous Fig. 7: il y a bien, partant de la fracture vers la droite, un trait légèrement oblique, mais situé au niveau du sommet des autres lettres et qui ne va pas, comme sur le dessin de Bakır, toucher la hache suivante aux deux tiers de sa hauteur, d'où *t* ou *g* (tracé non suffisamment incliné pour un  $\mathfrak{t}$ ).

b. Nous sommes là dans une zone perturbée: il n'est pas sûr que de la hache ne parte pas vers la gauche un trait oblique, d'où *i* ou *u*?

c. Enfin, l'orientation du *s* subséquent n'a rien de surprenant. Certes  $\mathfrak{z}$  se rencontre majoritairement en contexte sinistroverse; mais, en fait, quel que soit le nombre des segments du *s*, le premier est d'orientation indifférente (voir les tableaux de Brixhe – Lejeune): on a  $\mathfrak{z}$  en contexte dextroverse, comme  $\mathfrak{s}$  en contexte sinistroverse.

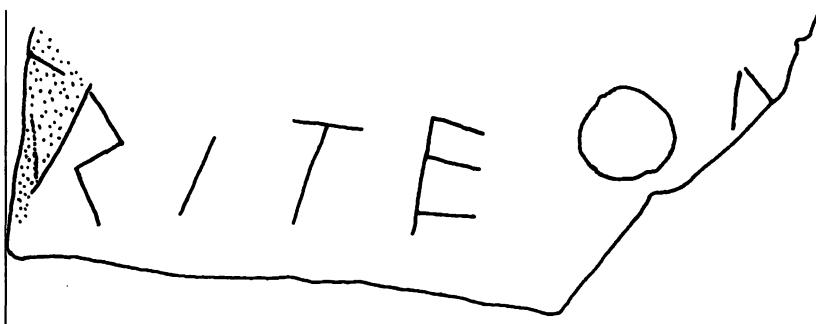


Fig. 7. Fac-similé du graffite n° 4

→ -]t(g?)i(u?)siteoy

Serions-nous en présence de la fin d'un nom au nominatif (-tis, -tus, -gis ou -gus), suivi d'un autre complet au datif, iteoy?<sup>27</sup>

Pour la finale du premier, si -tis ou -gis, cf. *Tuvatis* ou *Guvatis* (G-133); si -tus ou -gus, cf. *Rigaru* ou *Ritatu* (asigmatique, G-222) ou *Vasus* (P-05).

A propos du second, on notera qu'une finale -eos n'est apparemment pas attestée en phrygien jusqu'ici: on ne connaît que -eyos avec *k Tianaveyos* en M-02 (variante en M-01b).

### 3.1.5. Graffite n° 5 (= Bakır-Gusmani n° 6)

Graffite dextroverse, sur fragment de l'épaule d'une amphore d'origine nord-ouest anatolienne (IVe s. a.C.). Présentation 139, bref commentaire 143.

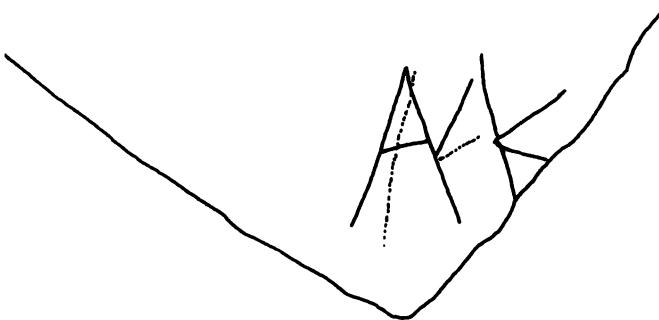


Fig. 8. Fac-similé du graffite n° 5

<sup>27</sup> Sur l'éventuelle présence de ce cas dans un graffite, voir infra § 3.1.7 (in fine).

Selon R. Gusmani, on aurait affaire à une ligature *a + m + k*. Or la ligature (c'est-à-dire l'utilisation partielle d'une lettre pour réaliser la suivante) est inconnue du paléo-phrygien, dans l'écriture monumentale aussi bien que dans les graffites sur vases, où l'on a seulement parfois des lettres qui se recoupent par maladresse d'exécution (e.g. G-178, 190 ou 261).

On lira donc plutôt *ak*, le trait oblique qui lie les deux lettres étant fruit du jeu ou de la maladresse.

Le graffite est-il complet à droite? Si oui, nom abrégé.

### 3.1.6. Graffite n° 6 (= Bakır-Gusmani n° 7)

Graffite sur un fragment de l'épaule d'une amphore de même origine que la précédente (470–450 a. C.). Présentation 140, commentaire 144.

Admettons, pour l'instant au moins, l'orientation de l'objet telle qu'elle est donnée par le fac-similé et la photo de Bakır-Gusmani (ici fac-similé Fig. 9). A partir du tracé du *s*, R. Gusmani considère le graffite comme dextroverse. C'est fort possible, mais on rappellera (cf. supra § 3.1.4 c) que l'orientation de ce signe est assez fréquemment indifférente. Le tracé observé ici n'est donc pas un argument décisif.

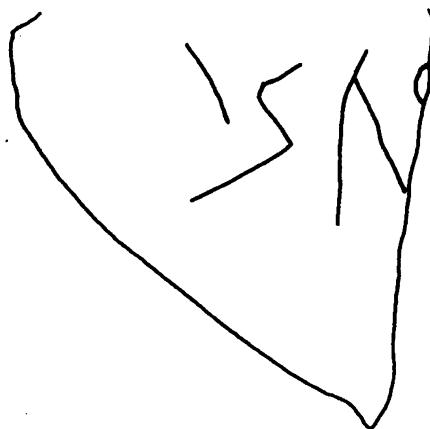


Fig. 9. Fac-similé du graffite n° 6 (orientation de Bakır-Gusmani)

Ceci dit,

a. Si l'écriture est dextroverse, le graffite commence à gauche, peut-être dans la zone perturbée qui précède le *s*; on voit là une barre oblique dont ne parlent pas les éditeurs: accident ou reste d'une lettre?

Dans cette dernière hypothèse, une voyelle (un *a*?), compte tenu du contexte phonétique?

b. Le caractère qui suit le *s* n'est pas un *l* (ainsi Gusmani), lequel n'a jamais cette forme (voir tableaux de Brixhe-Lejeune, et infra § 3.1.7), mais un *d* ouvert en bas.

c. A la limite de la fracture droite, on entrevoit la partie gauche d'un cercle: théoriquement on peut penser à la boucle supérieure d'un *b* sinistroverse; mais l'orientation probable du graffite (cf. infra) et le contexte phonétique (deux signes consonantiques précédent) font plutôt songer à un *o* plus petit que les autres lettres, pratique scripturaire banale sur pierre comme sur vase.

D'où la lecture *J-(?)sdo[*

Si l'on prend cette séquence telle quelle, sans tenter de la manipuler, sans tenter par exemple de voir dans ce que je lis *d* un *a* dont la barre médiane aurait été omise, elle devrait être dextroverse: avec frontière de mots entre *s* et *d*?

→ *J-(?)s do[ ?*

Mais l'orientation donnée à l'objet par les éditeurs est-elle la bonne? Si on retourne le tesson, l'écriture reste dextroverse, mais on obtient une lecture toute différente: la fin d'un mot. La lettre qui suit *o* serait un *u* à queue très courte et le trait oblique qui vient après *s* serait fortuit.



Fig. 10. Fac-similé du graffite n° 6 avec renversement du support

D'où → *Jous*.

Pour une telle finale *-ous* valant peut-être *-us* (Brixhe 1990, 70–71), cf. *Vasous* (P-03) en face de *Vasus* (P-05).

### 3.1.7. Graffite n° 7 (= Bakır–Gusmani n° 8)

Fragment d'une assiette d'origine myienne (IIe moitié du VIe s. ou début du Ve a.C.). Sur le bord extérieur, un graffite (mutilé à gauche et à droite?). Description de l'objet 140, commentaire du graffite 144.

D'après l'orientation de l'appendice supérieur du *l* et l'inclinaison (non toujours pertinente, il est vrai, Brixhe–Lejeune, 279) de la barrette du *a*, l'écriture est assurément sinistroverse (ainsi Gusmani).

Ce dernier lit ← *Jilam!*

A droite, entre le bord du tesson et *i*, un espace relativement important sans trace de lettre: le graffite pourrait donc être complet de ce côté.

Le dernier signe à gauche serait, selon Gusmani, un *m* mutilé: il faudrait pour le moins lui supposer une exécution maladroite, puisque le second segment (à partir de la droite) irait au-delà de son intersection avec le suivant. En réalité, on peut se demander si le caractère est bien mutilé. Tel qu'il est, il ressemble étrangement au premier signe du graffite 1 (§ 3.1.1): donc un *y*?

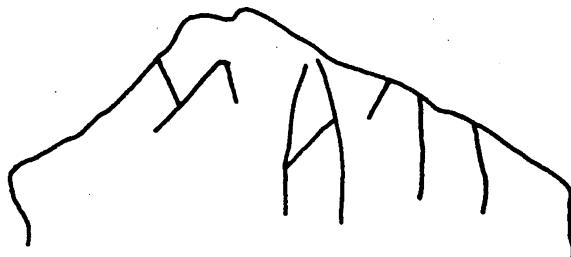


Fig. 11. Fac-similé du graffite n° 7

*-ay* correspondant à une finale connue (datif), on pourrait être en présence d'un nom complet:

→ *ilay*

Un anthroponyme? cf. paléo-phrygien *il(?)aʃ* (G-259), *ilaʃ* (ou *iyəʃ*) (G-268), ou gréco-anatolien Ειλας (Lydie et confins lydo-lyciens), Ιλλας (Phrygie), Zgusta 1964, § 321-6 et 463-3.

Sur ce type d'objet on attend naturellement un nominatif, cf. à Gordion; mais sur ce dernier site on a peut-être quelques cas de datif (de destination?), ainsi en G-164 ?]-astoy (cf. encore supra § 3.1.4).

### 3.2. L'écriture

Un corpus aussi restreint ne pouvait nous livrer un répertoire complet.

Sur les 19 signes fondamentaux ou quasi fondamentaux (§ 2.2), 11 sont à coup sûr présents dans nos graffites: *a, d, e, v, i, k, l, n, o, r, s, t*. Deux peuvent l'être: *g* et *u* ou *d* (graffites 4 et 6).

Manquent de façon certaine outre *u* ou *d*: *b, m* (voir cependant graffite 7), *p* et *↑*.

Par rapport à la stèle, manque aussi *X = y*. En revanche, on risque d'avoir dans les graffites 1, 7 et peut-être 4 un symbole de même valeur, si proche du *y* phrygien commun (*喻*) qu'on ose à peine parler de variante: cf. G-189, où l'appendice inférieur du *y*, comme ici, ne part pas du bas de la haste verticale.

### Signification historique

4.1. Ainsi le matériel graphique et linguistique fourni par la documentation de Daskyleion plaide incontestablement pour une présence phrygienne dans ce siège d'une satrapie: "Somit ergibt sich, daß noch am Anfang des 5. Jhs. v. Chr. in der Residenz von Daskyleion das Phrygisch gebraucht wurde" (Bakır-Gusmani, Ep. Anat. 18, 1991, 159, n. 9).

C'est la première fois qu'on rencontre le phrygien si près de l'Hellespont.

On savait les Phrygiens dans la région par divers témoignages antiques. Hérodote III 90, quand il décrit la 3e satrapie, celle de Daskyleion, les cite en premier parmi "les habitants de l'Hellespont qu'on a à main droite en entrant dans cette mer"; en III 127, cette même circonscription est désignée comme *νομὸς ὁ Φρύγιος*. Strabon XII.3.7 nous parlant d'un affluent du Sangarios, le Gallos, nous dit qu' "il prend sa source à Modr(a) en Phrygie Hellespontique" (ἐκ Μόδων τὰς ἀρχὰς ἔχων τῆς ἐφ' Ἐλλησπόντῳ Φρυγίᾳ). Selon les Hellenica Oxyrhynchia XXII.3<sup>28</sup>, Agésilas traversa en 396 la "Phrygie côtière" (διὰ τῆ[ς] Φρυγίας τῆς παρ[αθα]λαττιδίου). Etc.<sup>29</sup>

<sup>28</sup> Edition de P. R. McKechnie et S. J. Kern, Warminster 1988, repr. 1993, 112–113.

<sup>29</sup> Cf. RE XX-1 (1941), 788–789 (W. Ruge).

La présence phrygienne semble n'être que discrètement confirmée par l'épigraphie grecque<sup>30</sup>:

– Une stèle trouvée dans les environs de Cyzique, assignable au dernier quart du VIIe siècle a.C., dont il reste deux lignes (A) et sa copie (B) du Ier siècle a.C. (Schwyzer, Exempla, 732; voir Brixhe 1982, 217–218): Cyzique accorde à un certain Μάνης et aux enfants d'un certain Αἰσηπός divers priviléges. Le nom Μάνης est d'origine phrygo-lydienne et l'on en a conclu qu'il s'agissait ici d'un Phrygien<sup>31</sup>; c'est possible, mais l'anthroponyme est largement répandu en Asie Mineure, de la Mysie à la Cappadoce en passant par la Pamphylie (Zgusta 1964, § 858-1).

– Un décret de Zéleia (Ouest de Daskyleion, Sud-Ouest de Cyzique; 334/333 a.C.; Schwyzer, o.c., 733) est plus explicite: αἰρεθῆναι ἄνδρας ἐνν[έα] τῶν πολιτῶν ἐκ τοῦ δήμου ἀνευρετὰς τῶν χωρίων τῶν δημοσίων, ὅσα μὴ οἱ Φρύγες ἔχοντες φόρον ἐτέλεον . . . “pour inspecter les terres du domaine public qu'occupent les Phrygiens sans payer tribut”.

Ces divers renseignements sont donc confirmés par l'épigraphie paléo-phrygienne de Daskyleion, mais aussi par les textes paléo-phrygiens de Vezirhan et B-03 (Mysie orientale/Bithynie occidentale).

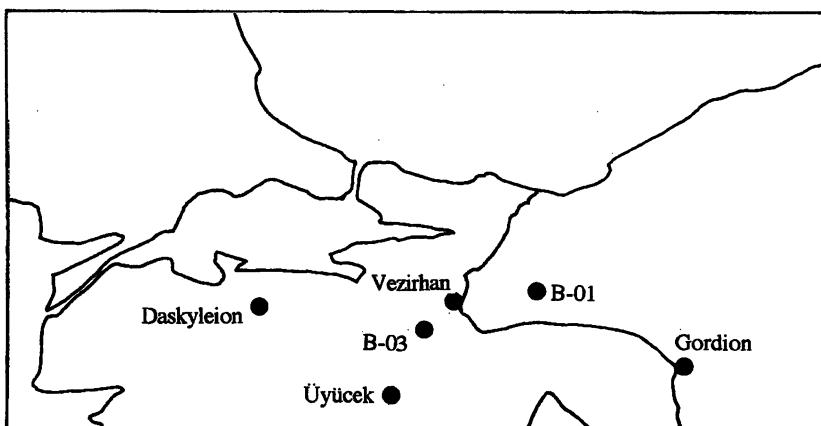


Fig. 12. Principaux sites paléo-phrygiens du Nord-Ouest de la Phrygie, de Bithynie et de Mysie

<sup>30</sup> Je ne prétends pas être exhaustif.

<sup>31</sup> Ainsi M.-Fr. Baslez, L'étranger dans la Grèce antique, Paris 1984, 79, et O. Masson, Kadmos 26 (1987), 111.

Naturellement, les Phrygiens ne constituaient sans doute pas là toute la population: il y eut très tôt des Grecs amenés par la colonisation; et l'onomastique des cités de la région (Cyzique, Kios, Nicée, Prousa, etc., cf. Bull. épigr. 1993, 557; 1994, 570) révèle une importante présence thrace, sans doute ancienne, mais constamment alimentée par un flux de populations balkaniques, qui ne cessa probablement jamais jusqu'à l'époque romaine<sup>32</sup>.

4.2. Mais T. Bakır et R. Gusmani auraient pu s'interroger sur l'homogénéité de la population phrygienne de Daskyleion. R. Gusmani, en effet, n'a-t-il pas proposé de lire à la fin du graffite 4 (supra § 3.1.4) un *y commun* (Y), alors que sur la stèle y est rendu par X? La notation, sur un même site, d'une articulation par deux signes différents aurait dû l'inquiéter. Mes lectures des n° 1 et 7 (supra §§ 3.1.1 et 3.1.7) confirment l'existence d'un problème: serions-nous en présence de deux traditions graphiques? une tradition autochtone, par exemple, liée aux Phrygiens qui seraient restés dans la région lors de la migration et illustrée par la stèle (§ 2), et une tradition apportée par des relations avec l'intérieur de la Phrygie?

On remarquera:

a. Que B-03, qui n'est qu'à 150 km à l'Est/Sud-Est, utilise l'abécédaire commun;

b. Que comme le souligne K. DeVries (per litteras), "durant la période de l'Empire Achéménide les Phrygiens de la partie Nord de la 'Phrygia Mégalé', c'est-à-dire de l'intérieur de la Phrygie anatoliennes, ont dû aller fréquemment à Daskyleion": les Hellenica Oxyrhynchia (XXI.6) révèlent, à l'occasion de la campagne d'Agésilas en 396, l'importance du rôle joué par Gordion dans la satrapie de Daskyleion. Ce rôle laisse supposer une circulation constante entre le Nord et le Nord-Ouest de la Phrygie, d'une part, et Daskyleion, d'autre part.

On voit par là que les deux traditions graphiques suggérées ci-dessus pourraient bien nous orienter vers deux populations phrygiennes différentes: l'une autochtone (celle de la stèle), l'autre d'importation (celle des graffites de la colline satrapale). Plaideraient en faveur de cette suggestion le *stala* de la stèle, si équivalant au *starna* du texte néo-phrygien 48 (§ 2.3).

---

<sup>32</sup> Quel sens donner au graffite lydien publié par Bakır et Gusmani (supra n. 24)? a-t-il été apporté par le commerce? ou émane-t-il d'un résident?

Nos indices sont certes ténus, mais on ne peut éluder la question qu'ils posent.

4.3. Quoi qu'il en soit, les considérations précédentes mettent en lumière l'autonomie partielle des abécédaires phrygiens: si les graffites de Daskyleion et B-03 semblent utiliser l'alphabet commun, les stèles de Daskyleion, Vezirhan et Üyücek s'en écartent et diffèrent entre elles sur deux ou trois points.

Il est probable qu'ici ou là les divergences graphiques se superposent à une différenciation linguistique. B-03 paraît écrit en phrygien "standard"; on ne peut rien dire de sérieux à propos d'Üyücek, en trop mauvais état (*supra* n. 3); la stèle de Daskyleion présente peut-être, on l'a vu, un trait dialectal; le texte de Vezirhan montre, en revanche, quelques particularités incontestables: leur nombre suffirait-il à fonder un dialecte? c'est une autre affaire, sur laquelle il faudra revenir quand le document sera publié.

## BIBLIOGRAPHIE

- Brixhe Cl. 1982: Palatalisations en grec et en phrygien, *BSL* 77, 209–249
- 1990: Comparaison et langues faiblement documentées: l'exemple du phrygien et de ses voyelles longues. La reconstruction des laryngales, éd. J. Kellens, Liège, 59–99
  - 1993: Du paléo- au néo-phrygien, *CRAI*, 323–344
  - 1994: Le phrygien. Langues indo-européennes, éd. Fr. Bader, Paris, 165–178
- Brixhe Cl. – Lejeune M.: Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes, Paris 1984
- Diringer D.: Writing, Londres 1962, repr. 1965
- Haas O.: Phrygische Sprachdenkmäler (= Ling. balk. X), Sofia 1966
- Lubotsky A. 1993: Word Boundaries in the Old Phrygian Germanos Inscription, *Ep. Anat.* 21, 93–98.
- 1995: New Phrygian Inscription n° 48: Palaeographic Comments. Atti del Convegno Internazionale 'Frigi e Frigio', Rome, Octobre 1995
- Naveh J.: Early History of the Alphabet. An Introduction to West Semitic Epigraphy and Palaeography, Leyde 1982
- Zgusta L. 1964: Kleinasiatische Personennamen, Prague
- 1970: Neue Beiträge zur kleinasiatischen Anthroponymie, Prague.